

Le Livre de Rose

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

«**Les Audacieuses**»

Des écrivaines mettent leur univers romanesque au service d'une réécriture de la vie de leurs héroïnes. Oser la fiction pour faire jaillir toute l'indocilité de figures féminines inspirantes: tel est le pari des «Audacieuses».

Conception graphique: Audrey Desanti
En couverture: Rose Valland sur le lac de Constance, années 1950
© Famille Camille Garapont

© Éditions Les Pérégrines, 2023
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Emmanuelle Favier

Le Livre de Rose



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

- La Mégère apprivoisée*, de William Shakespeare
(traduction), Les Belles Lettres, 2023
- Le Chant du syrx* (nouvelle), La Guêpine, 2023
- La Part des cendres* (roman), Albin Michel, 2022
- Toutes ces choses qui passent* (nouvelles), Rhubarbe, 2022
- Allons dans le grand vent* (nouvelles), Rhubarbe, 2021
- Le soleil vient d'en face* (poèmes), Rhubarbe, 2021
- Les Funérailles de Roberto Bolaño* (nouvelle), La Guêpine,
2020
- L'Œil d'Artemisia* (nouvelle), Malo Quirvane, 2020
- Virginia* (roman), Albin Michel, 2019; Le Livre de
poche, 2021
- Le Courage qu'il faut aux rivières* (roman), Albin Michel,
2017; Le Livre de poche, 2019
- Une lettre* (nouvelle), Rhubarbe, 2014
- Confession des genres* (nouvelles), Luce Wilquin, 2012
- Le Point au soleil* (poèmes), Rhubarbe, 2012
- Dans l'éclat des feuilles vives* (poèmes), La Musaraigne,
2005
- À chaque pas, une odeur* (poèmes), Librairie-Galerie-
Racine, 2002

Lundi 26 décembre, 15 h 38

Je commencerais par là. Par ce moment, qui est celui que je préfère, où le train passe sur le viaduc ferroviaire, au-dessus de la vallée du Gouëdic, juste après avoir quitté la gare de Saint-Brieuc. C'est un vertige presque surnaturel. Vertige de la hauteur, mais aussi des lignes de force que fait brusquement exister le croisement entre le bras de mer, avec ses promesses secrètes et ses lenteurs immobiles, et la trajectoire ferrée qui fend la France dans sa largeur.

C'est aussi le moment précis où je sais que j'ai parcouru la moitié du trajet qui sépare le bourg de Lilia – c'est-à-dire ma mère, c'est-à-dire l'adolescente inapte à prendre une décision sensée que je ne cesse jamais d'être à ses yeux – de ma vie parisienne, celle que j'ai choisie et à laquelle je ne renoncerais pour rien au monde. C'est la bascule entre ces deux

existences qui cohabitent en moi, la passée et la présente – sans oublier la future, qui gît dans la seconde, malgré les tentatives de la première pour en étrangler les possibles.

Je commencerais donc par ce moment pivot le premier journal que j'aie jamais tenu. Un journal qui n'aurait de but qu'à peine, sinon celui de témoigner des heures si vite indistinctes dans l'enfilade du temps, pour me donner l'illusion de les sauvegarder. De sauver ainsi un peu de moi-même chaque jour, en inscrivant à jamais ce peu dans l'incontestable mémoire du papier.

Il y faudrait, sans doute, une certaine discipline. Écrire quotidiennement, pour que la gymnastique s'impose comme un rituel hygiénique. Écrire le soir, pour à chaque crépuscule contempler les heures qui ont précédé d'un œil un peu moins déçu de soi-même, un peu moins écœuré par l'accumulation vaine des actes. Résolution pieuse ?

Même jour, 16 h 52

Je relis mes premières lignes, dont la grandiloquence me fait sourire. Mais c'est un acte solennel que j'essaie de poser ici, cette documentation de mon petit moi auquel donner l'apparence de la grandeur grâce au pouvoir des mots.

Je suis toujours dans le train, qui s'éloigne à l'instant de la gare de Rennes après exactement six minutes d'arrêt. J'ai tenté de somnoler, en vain. Vague

nausée, reins et bas-ventre durcis par mes règles, qui ont commencé hier (je ne peux même pas rêver à de douces et sensuelles retrouvailles avec E. ce soir). Les autres voyageurs – une famille franco-japonaise, un groupe de commerciaux, deux vieux bourrus à la moustache paysanne – parlent à tue-tête, comme dans leur propre salon, accentuant mon malaise.

À vrai dire, celui-ci a commencé à l'instant où je suis arrivée chez ma mère jeudi soir. Je l'ai trouvée plus fatiguée encore qu'à son habitude. À présent qu'elle vieillit, elle perd sans doute de l'énergie à force de geindre. J'ai toujours été convaincue que la plainte était pour elle un carburant idéal, mais il est aussi possible que le mouvement s'inverse à partir d'un certain âge; un peu comme l'alcool, qui euphorise jusqu'au moment où il stupéfie.

Les reproches la galvanisent, en revanche. Elle ne s'est pas privée d'en boursoufler, comme de pics d'infection inutiles, ces quatre jours passés ensemble – j'en avais annoncé sept, mais j'ai déclaré forfait plus tôt, usant d'un prétexte professionnel dont elle n'a pas été dupe: sûrement aussi soulagée que moi, elle s'est abstenue de tout commentaire.

Mais pendant mon séjour, les habituelles antiennes se sont multipliées, se glissant dans les interstices de moments qui auraient pu être doux. Ces moments que Noël et ses artifices, bien que tout d'illusion, restent capables de nous offrir, rassurant en nous un endroit de nostalgie, celle de l'âge auquel on croit

encore à la bonté des choses : les cadeaux, qui tentent de montrer ce qui restera désespérément indicible, l'odeur de neige qui échoue à tomber, le feu dans la cheminée que ma mère laisse toujours s'éteindre, les repas où elle met un soin qui s'aiguise pendant les mois où je ne lui rends pas visite.

Elle se sent si seule depuis que mon père est parti (ce mot, *partir*, qui euphémise l'impensable, au même titre que ce *disparu* qu'elle a utilisé pour m'annoncer le *départ* de celui qu'elle a échoué à sauver pendant plus de trente ans).

Je suis responsable de sa solitude, me signifie-t-elle, infusant la culpabilité avec un art dont seules les mères sont capables. Mon entêtement nullipare est bien entendu strictement dirigé contre elle. Je n'ai rien dit, comme d'habitude. Je l'ai laissée se plaindre de mon égoïsme et lui ai tendu mon offrande obligatoire en souriant – son parfum préféré, comme chaque année, bien qu'il m'écœure un peu. Après tout, un cadeau n'est pas fait pour plaire à celui qui l'offre.

D'elle j'ai reçu le beau carnet où j'écris ces mots, en plus de l'inévitable roman vaguement historique auquel j'ai droit tous les ans, et qui cette fois est venu empeser mes bagages de ses plus de cinq cents pages.

Je ne sais pas au juste pourquoi je n'ai jamais tenu de journal intime auparavant. Peut-être que je n'avais simplement jamais senti le besoin de m'épancher. J'étais suffisamment proche de ma mère, quand

j'étais plus jeune, pour tout lui dire. Et depuis près de quatorze ans, il y a E., avec qui je me sens parfaitement moi-même et libre d'exprimer ce qui m'agite.

J'ai hésité à écrire «sentais». Depuis quelque temps, les choses sont un peu compliquées entre nous. Je le sens tendu, lointain, moins attentif que d'habitude. Quand je l'interroge, il nie qu'il y ait quoi que ce soit, il s'agace même. Et comme je ne suis pas dans le moment le plus simple de mon existence – la quarantaine passée, trois films à mon actif, et aucun projet tangible depuis des mois –, je ne parviens pas à trouver la place depuis laquelle je pourrais l'aider.

Il a refusé, pour la première fois, de m'accompagner chez ma mère pour Noël. Il a préféré rester seul, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il n'a pas de famille et supporte en général plutôt bien la mienne, même réduite à la portion congrue que représente ma génitrice. Je peux comprendre toutefois qu'il soit fatigué de ces séjours qui, quoique je fasse mon possible pour les rendre brefs, font de moi une créature inattractable, toute de tensions et de ressentiments mal identifiés. Il a le droit de me faire défaut une fois de temps en temps, après tout. Reste que passer les fêtes, à mon âge, seule avec ma mère, m'a passablement déprimée.

Pourquoi me décider à écrire ici? Pour rendre hommage à l'intuition exaspérante de ma mère qui l'a poussée à m'offrir, avec ce carnet, un espace vierge

où partir à ma propre recherche? Et ce, au moment précis où je parviens au mitan supposé de mon existence et où, perchée sur cette crête, il me semble que je dois choisir entre deux gouffres?

Mercredi 28 décembre, 22 h 09

Je reprends ces pages dans mon petit bureau, une chambre de bonne aménagée au-dessus de l'appartement. Je tourne en rond. J'aimerais parvenir à me discipliner pour écrire dans mon carnet tous les jours. Peut-être verrais-je alors émerger une idée, un désir, un besoin même. Au moins, ce serait produire quelque chose. Répondre au quotidien, même petitement, à cette obligation créatrice que tout artiste se fixe, à partir du moment où il décide de consacrer sa vie à autre chose qu'à la reproduction de l'espèce.

Mais je ne sais que noter de probant, ne peux que ressasser mon incapacité à me projeter dans quoi que ce soit; après plusieurs films, c'est comme si le devoir de faire précédait la nécessité, et l'asphyxiait dans le même mouvement. Impression d'asthénie totale. Qui devient intolérable lorsqu'elle se double d'un sentiment d'imposture – celui qui envahit quiconque se prétend artiste, mais ne crée pas.

La nausée revient. E. doit sommeiller depuis un moment déjà; je vais le rejoindre et tenter de lire un peu pour m'endormir. Le gros roman que m'a offert ma mère, pourquoi pas après tout.

Vendredi 30 décembre, 21 h 34

Sommes partis en fin d'après-midi pour la campagne, où nous nous réfugions dès que possible en général, et à la Saint-Sylvestre en particulier, hors d'atteinte des confettis parisiens. La route était déserte. Ennui paresseux et confortable, rassurant.

Samedi 31 décembre, 17 h 56

Dernier jour de l'année. Le temps est démesurément doux. Même les arbres ne sont plus d'hiver – je regrette la ténuité qu'ils arborent normalement en cette saison, branches nues et arachnéennes sur ciel glacé – et menacent d'une sève précoce. L'épisode gélif d'il y a deux semaines, qui à potron-minet faisait un duvet tendre sur l'herbe des pâtures ornaïses, n'était qu'une manœuvre de l'atmosphère pour nous faire mieux sentir le dérèglement général. Malgré tout, j'ai bravé l'anomalie météorologique, allumé un feu hier et passé une partie de la soirée à lire devant la cheminée.

Dimanche 1^{er} janvier, 21 h 13

Ce matin je me suis livrée à ma promenade rituelle, qui en ce premier matin de l'an neuf avait des allures de victoire, malgré la pluie fine qui entravait mon pas. Victoire sur le temps et le désir, tant je n'ai rien perdu en cinq ans du plaisir à être dans cette petite maison, dont les volets bleus m'ont obsédée durant des semaines avant qu'E. ne cède à mon caprice. Je

m'éveillais chaque jour avec des images de vergers et de vieilles pierres, et ne le laissais pas en paix. Depuis que nous l'avons achetée, je conserve la joie pure que suscitent les variations perpétuelles des couleurs et de la lumière, le mouvement attentif de ma cheville aux crevasses du chemin, la légère brume d'humidité sylvestre et de sueur que la marche dépose sur mes tempes.

Je suis dans le canapé du salon, un soleil doux traverse les fenêtres. E. travaille à côté de moi. J'aime sa concentration, j'aime regarder ses yeux qui regardent – un livre, un écran, un paysage. Hier soir, pour marquer le passage de cycle, nous avons préparé ensemble, joyeusement, un repas de fête qui aurait suffi à quatre et que nous avons dévoré presque tout entier. J'aime, aussi, sa gourmandise. Un ascète n'aurait aucune chance de susciter mon intérêt. Je ne vois, dans l'abnégation vis-à-vis du plaisir, que de la pusillanimité.

Lundi 2 janvier, 22 h 54

Ce petit moment hors du temps nous a fait du bien. J'ai retrouvé, comme intact, le désir qu'E. a su m'inspirer pendant l'essentiel de ces quatorze années. Je crois que nous avons su préserver le petit miracle quotidien qu'est la présence de l'autre. Ce matin, comme presque chaque matin, je me suis assurée de ce miracle, l'ai accueilli avec une sidération renouvelée. J'ai contemplé le torse lumineux

de mon amour, son visage si plein de grâce qu'il lève parfois en moi de mystiques élans – dont je ne lui dis rien, bien sûr. Il se moquerait. De fait, il y a quelque chose de christique dans son corps amoureux, qui me bouleverse.

Puis nous sommes rentrés de la campagne et, comme souvent, sa manière de conduire m'a excitée. Cette assurance sans affectation virile, ce calme presque océanique avec lequel il se joue de la vitesse comme des obstacles... Lorsque je l'observe au volant, je ne peux pas m'empêcher de penser à la présence qu'il met en toutes choses, et notamment dans le sexe.

Je déteste conduire; ce n'est pas le moindre de mes paradoxes en matière de féminisme, que ma mère relève généralement avec délectation. Je devrais sans doute m'interroger sur ce pouvoir érogène qu'exerce sur moi le fait de voir l'homme que j'aime en train de conduire. Comme je m'interroge sur les ressorts du désir, lorsqu'ils sont liés à la domination et au pouvoir de l'un sur l'autre. Mais j'ai l'impression de conserver ma liberté, puisque ce pouvoir reste consenti, réciproque, et ludique.

Ce qui est sûr, c'est que lorsque nous sommes arrivés à l'appartement, je lui ai à peine laissé le temps de poser ses bagages et l'ai entraîné vers la chambre, initiative jadis fréquente mais que je ne m'étais pas autorisée depuis longtemps. Délicieux.

Mercredi 4 janvier, 20 h 54

Temps moite, hors saison.

La trêve a été de courte durée. De nouveau, E. est sombre, fermé, lointain. Et moi qui me débats avec mes lutins, comme il les appelle, ces petits démons intérieurs qui instillent dans mon esprit les pires raisonnements. Microscopiques sangsues mentales, qui arpentent les linéaments de mon cerveau, me dévorent et me vident de toute force, de toute signification, de tout lieu d'être. Goût de rien. Lire, même pas. Écrire, encore moins.

Lundi 9 janvier, 20 h 13

Au réveil ciel bleu et glacé, qui aurait permis d'espérer une congruence avec la saison si la température n'était rapidement montée tandis que les nues blanchissaient.

Désespérée de ne rien faire hormis alimenter le bavardage délétère de mes petits démons, je me suis remise à la lecture du roman que m'a offert ma mère. Elle l'a choisi parce qu'il se passe en partie en Bretagne, mais aussi pour son sujet, qui fait écho à ses propres obsessions. Il traite des spoliations d'œuvres d'art pendant la Seconde Guerre mondiale. Or ma mère lit inmanquablement tout ce qui touche à la Seconde Guerre mondiale depuis qu'elle est à la retraite (il paraît que c'est un trait commun à sa génération, née juste après la guerre).

Plus généralement, elle aime les romans qui font des grands événements de l'Histoire le combustible de leur intrigue. Et lorsqu'elle est convaincue, elle me souffle un sujet dans l'espoir que je m'en empare pour l'un de mes films, puisque tout autre matériau ne mérite pas que l'on s'y attarde: manière de me détourner des sujets féministes où va, plus ou moins consciemment, ma préférence, et où ma mère ne voit qu'une aliénation idéologique bien de mon époque, peu compatible avec l'ambition intellectuelle qu'elle place en moi.

Il est vrai que j'ai hérité de son intérêt pour le passé (où, d'après E., je me complais à vivre), pour ce qu'il nous dit de ce que nous sommes, de ce dont nous héritons et, éventuellement, de la manière de nous en libérer. Mon premier film s'intéressait à la place des femmes dans la Révolution française, le deuxième à la figure de la féministe Marguerite Durand, le troisième à celle de la paléontologue autodidacte Mary Anning. Tous sujets que les échanges avec ma mère m'avaient, de près ou de loin, inspirés. J'ai beau être résolue à m'émanciper de son influence, cette lecture m'intrigue.

Mardi 10 janvier, 20 h 37

Pluie glaciale, bien que les températures restent anormalement élevées. L'année qui vient de s'écouler est la plus chaude jamais enregistrée en France depuis le début des relevés en 1900, ai-je entendu

ce matin à la radio. Dorénavant, je coupe le poste quelques minutes après l'avoir allumé tant les informations mettent au supplice mon moral, terrassent mes efforts pour garder espoir en cette trop féconde humanité.

J'ai presque achevé la lecture du roman de ma mère (formulation ambiguë que, m'interdisant la rature, je laisse telle quelle). Le sujet devrait me passionner, sans doute, mais je flotte au-delà de quoi que ce soit qui puisse ressembler à un élan de passion, maussade et tiède en toute chose. L'idée même de chercher un « sujet » me déprime. Pourvu qu'A. (ma productrice) ne me relance pas. Je devrais pourtant commencer à m'inquiéter, il ne me reste plus grand-chose de l'argent touché sur mon dernier film. Certes, E. gagne bien sa vie et me dit de ne pas m'en faire, m'assure qu'il sera toujours là en cas de besoin. Mais il n'est pas question de me laisser entretenir.

Mercredi 11 janvier, 23 h 29

Dispute – légère, tant nous haïssons tous deux le conflit – avec E. ce matin, qui n'a pas envie de retourner à la campagne ce week-end comme prévu. La maison doit être affreusement humide, avec cette pluie qui nargue notre solastalgie depuis plusieurs semaines.

Ma mère m'a appelée aujourd'hui. Préoccupée par mon oisiveté, qu'elle devine au ton de ma voix, elle me demande où j'en suis dans ma réflexion sur

mon prochain documentaire. Ma mère a un rapport très précis à l'argent, et un sens de l'économie qui va de pair avec la peur de la dépendance. Elle a toujours géré le budget du ménage, mon père en étant totalement incapable. Concédant à mes lubies féministes, elle a évoqué la figure de Rose Valland, un des personnages centraux du livre qu'elle m'a offert à Noël.

Ma mère affirme, avec l'arrogance qui la caractérise malgré sa totale incompréhension des mécanismes de la création, que cette femme ferait un « magnifique personnage ». Sans doute. Une héroïne de la Résistance, comme on en met de plus en plus en valeur ces temps-ci. Pendant toute la durée de l'Occupation, Rose Valland, qui travaillait au musée du Jeu de Paume, a en effet risqué sa vie en inventoriant les œuvres d'art que les nazis y entassaient après les avoir spoliées. Elle a ensuite consacré le reste de son existence à retrouver les œuvres et, le cas échéant, à les restituer. Une résistante de l'intérieur, muette et méconnue. « Une femme comme tu les aimes », n'a pas pu s'empêcher d'ajouter ma mère. C'était la phrase de trop, qui a annulé tous ses efforts pour me convaincre.

Jeudi 12 janvier, 9 h 38

Et voilà. Cela arrive rarement, mais c'est arrivé tout à l'heure au réveil : E. m'a repoussée. Gentiment repoussée, ce qui est presque pire. Son refus de faire l'amour m'a laissé un goût de bile. Je me sens perdue,

comme abandonnée – une image excessive et dramatique m’est venue dans les tourments qui ont suivi son lever, tandis que je restais terrassée dans les draps : une île volcanique des mers vikings, où les pelages râpés des terres infertiles et soufrées alternent avec les plages de lave noire, étendues d’ossements charbonneux où pénètrent les lames de fjords indifférents, sous le regard délétère, hostile, splendide des glaciers.

Oui, je sais, j’exagère.

Et pourtant ; je me sens, dans ces moments-là, chuter dans un tel gouffre... Heureusement, j’ai désormais le recours possible à ces pages, qui me ramènent à la raison, bras accueillants. Griffonner quelques mots, dont la démesure a désarmé la tragique, m’a vaguement consolée. Mais la journée va être difficile à affronter.

Vendredi 13 janvier, 23 h 23

Ce matin, impression de Bretagne en sortant de chez moi. Temps bleu, sec et venteux. Dans ces moments-là, ma mère me manque, mais cela ne dure pas. Pas du tout.

Bien entendu, il suffisait que j’écrive ici mes craintes pour qu’elles se concrétisent : ma productrice m’a téléphoné ce matin, exigeant un sujet – le mot «exiger» est injuste, A. est d’une douceur infinie. Mais il suffit que l’on émette un souhait vague pour que je me sente absolument obligée par ce qui m’apparaît comme une véritable sommation.

Ne sachant que répondre, et influencée par ma conversation d'avant-hier avec ma mère, je lui ai parlé de Rose Valland. Je l'ai regretté dès que j'ai formé les trois syllabes de son nom, mais c'était trop tard. Alors j'ai continué. C'est sorti tout net, tout droit, comme si je l'avais préparé. Je ne sais pas ce qui m'a pris, après tout j'en ai assez des destins de femmes, et puis je n'ai envie de rien en ce moment. Mais je me suis entendue décrire avec enthousiasme le parcours de cette incroyable résistante, son héroïsme, son obstination, sa foi dans le caractère inaliénable de l'art, j'ai dit que cela ferait un « magnifique personnage » (quelle horreur, Maman, sors de mon corps...), déblatérant jusqu'à ce qu'A. raccroche, rassurée par mon lyrisme et enthousiasmée par l'idée. Elle m'a d'emblée proposé une option à dix mille euros, qui me permettrait de tenir un moment. Mais me voilà dans de beaux draps. Un film sur Rose Valland...

Samedi 14 janvier, 10 h 34

Ne serait-ce que pour tromper mon ennui dépressif, j'ai décidé de m'y mettre. Incapable de dormir, cette nuit, je me suis dit que je pourrais me servir de ce carnet, en faire un journal de travail qui documente l'enquête. Je ne déteste pas, après tout, l'idée de relier mes recherches à des questionnements intimes, comme je n'ai jamais vraiment osé le faire dans mes films. Articuler dans cet espace privé, sans crainte d'impudeur dans la mesure où personne d'autre que